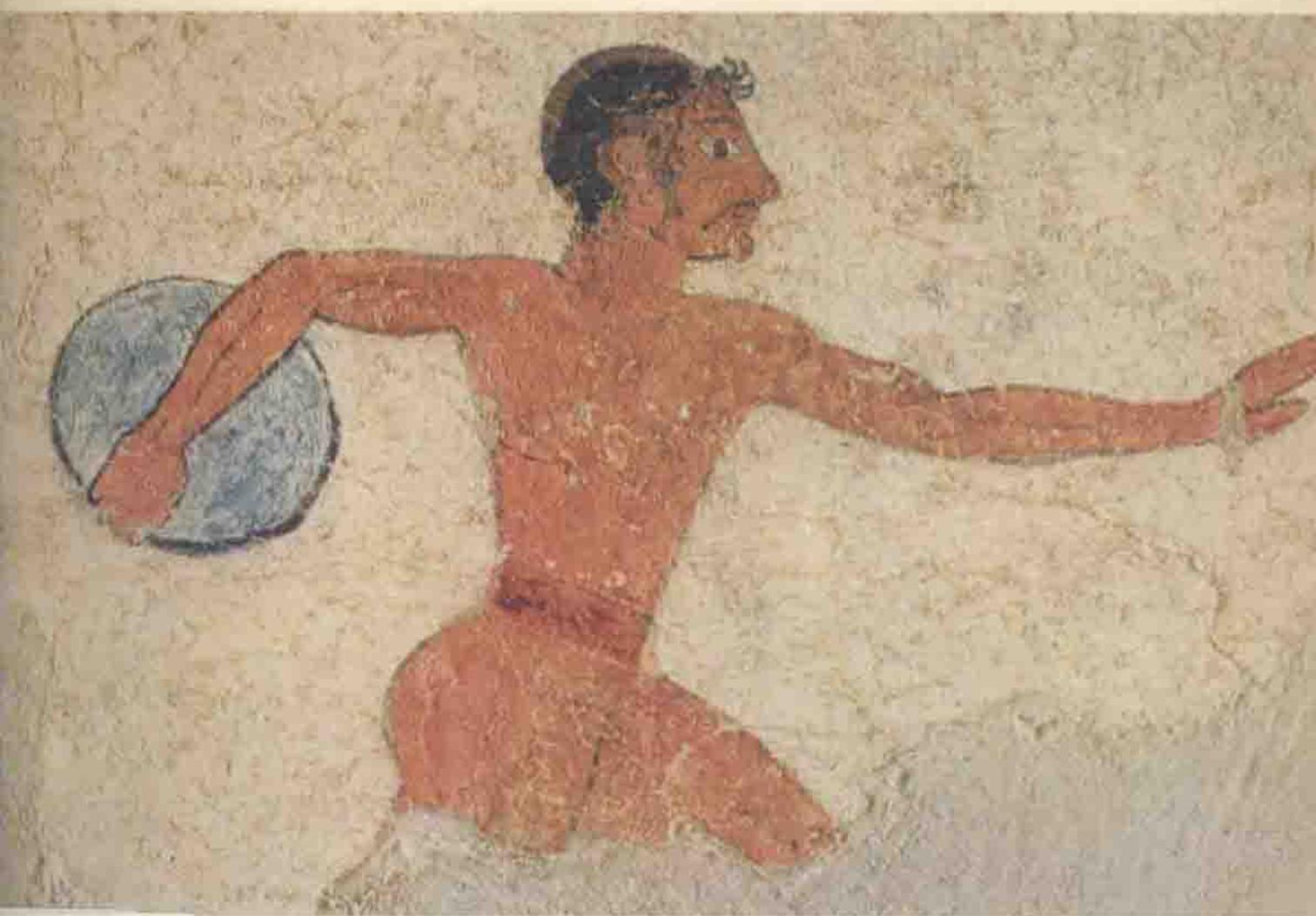


Montherlant

Les Olympiques



folio 

Texte intégral

*Cet ouvrage
a été achevé d'imprimer
sur les presses de l'Imprimerie Floch
à Mayenne le 18 janvier 1973.
Dépôt légal : 1^{er} trimestre 1973.
N° d'édition : 17476.
Imprimé en France.
(11544)*

ŒUVRES DE HENRY DE MONTHERLANT



LA JEUNESSE D'ALBAN DE BRICOULE

- I. LES BESTIAIRES, roman, 1926.
- II. LES GARÇONS, roman, 1969.
- III. LE SONGE, roman, 1922.

LES VOYAGEURS TRAQUÉS

- AUX FONTAINES DU DÉsir, 1927.
- LA PETITE INFANTE DE CASTILLE, 1929.
- UN VOYAGEUR SOLITAIRE EST UN DIABLE (1925-1929), 1961.

LES JEUNES FILLES

- I. LES JEUNES FILLES, roman, 1936.
- II. PITIÉ POUR LES FEMMES, roman, 1936.
- III. LE DÉMON DU BIEN, roman, 1937.
- IV. LES LÉPREUSES, roman, 1939.

- LA RELÈVE DU MATIN, 1920.
- LES OLYMPIQUES, 1924.
- MORS ET VITA, 1932.
- ENCORE UN INSTANT DE BONHEUR, poèmes, 1934.
- LES CÉLIBATAIRES, roman, 1934.
- SERVICE INUTILE, 1935.
- L'ÉQUINOXE DE SEPTEMBRE, 1938.
- LE SOLSTICE DE JUIN, 1941.
- TEXTES SOUS UNE OCCUPATION (1940-1944), 1953.
- CARNETS (1930-1944), 1957.
- LE CHAOS ET LA NUIT, roman, 1963.
- VA JOUER AVEC CETTE POUSSIÈRE (CARNETS 1958-1964), 1966.
- LA ROSE DE SABLE, roman (1932), 1968.
- LE TREIZIÈME CÉSAR, 1970.
- UN ASSASSIN EST MON MAÎTRE, roman, 1971.
- LA MARÉE DU SOIR (CARNETS 1968-1971), 1972.

Théâtre

- L'EXIL (1914), 1929.
LA REINE MORTE, 1942.
FILS DE PERSONNE. — UN INCOMPRIS, 1943.
MALATESTA, 1946.
LE MAÎTRE DE SANTIAGO, 1947.
DEMAIN IL FERA JOUR. — PASIPHAÉ (1936), 1949.
CELLES QU'ON PREND DANS SES BRAS, 1950.
PORT-ROYAL, 1954.
BROCÉLIANDE, 1956.
LA MORT QUI FAIT LE TROTTOIR (Don Juan), 1958.
LE CARDINAL D'ESPAGNE, 1960.
LA GUERRE CIVILE, 1965.
LA VILLE DONT LE PRINCE EST UN ENFANT (1951), texte de 1967.
LA TRAGÉDIE SANS MASQUE. Notes de théâtre, 1972.
- THÉÂTRE CHOISI. *Classiques illustrés Vaubourdolle*. Hachette, 1953.
THÉÂTRE. *Bibliothèque de la Pléiade*, 1954.
ROMANS ET ŒUVRES DE FICTION NON THÉÂTRALES. *Bibliothèque de la Pléiade*, 1959.
ESSAIS. *Bibliothèque de la Pléiade*, 1963.

COLLECTION FOLIO

Henry de Montherlant

de l'Académie française

Les Olympiques

Gallimard

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris l'U.R.S.S.*

© Éditions Gallimard, 1954.

PRÉFACE

C'était au printemps de 1915, j'avais dix-neuf ans. Je ne connaissais de l'exercice physique (laissons de côté la cavalcade et la tauromachie : elles sont un autre univers) que les vagues quarts d'heure de ballon, dans la cour du collège. J'avais été, bien entendu, au collège, dispensé de l'heure hebdomadaire de gymnastique, l'intelligentsia collégienne d'alors étant presque automatiquement dispensée de deux choses, rapprochées non sans audace : la gymnastique et l'instruction religieuse. Un essai de préparation militaire était mort-né après trois séances, à la suite d'une prise avec le sergent. Mais, durant ces trois séances, j'avais couru et exécuté quelques mouvements, torse nu, dans la salle en plein air du café-concert de l'Alcazar, aux Champs-Élysées, où se tenaient nos réunions. Cela m'avait suffi pour prendre conscience d'un être nouveau en moi, qui n'avait plus à se battre contre un taurillon ou un canasson, mais contre lui-même.

Depuis mon renvoi du collège, j'étais non seulement sans amis, mais sans camarades — les seuls êtres humains que je fréquentasse étant les modèles italiens de la rue de la Grande-Chaumière, car je dessinais, — et manquant à tel point d'ouverture sur l'extérieur que, ayant résolu d'entrer dans un club sportif, je ne trouvais rien d'autre que d'aller déranger le directeur de L'Auto, en personne, pour lui demander lequel choisir. On était en mai, par une journée déjà chaude.

Avais-je un parapluie, ne fût-ce qu'en l'honneur de Barrès? En tout cas, je portais un manteau de demi-saison. « Alors, vous portez un manteau par cette température-là? » goguenarda Desgrange. Je sortis un peu vexé. Je ne sais si je me débarrassai tout de suite du manteau. Mais sans tarder je me débarrassai d'un certain nombre de préjugés. Chaque fois qu'on fait quelque chose de bien, cela commence toujours par une liquidation. Nietzsche et Gavroche, pour qualifier un homme d'une certaine sorte d'intelligence, emploient le même mot : *affranchi*.

Comme j'aurais pu le prévoir, Desgrange m'avait indiqué certain C.E.P. — Comité d'Éducation Physique, — fondé en août 1914 par Pierre de Coubertin, et passé peu après à L'Auto. Pendant près d'un an, à dix sous de cotisation par mois, sur la pelouse du Parc des Princes, je tâtai doucement de toutes les « spécialités », sous la direction du frère de Georges Carpentier, notre moniteur. La composition du C.E.P. était nettement populaire; je découvrais le peuple (toreros et modèles italiens, c'était autre chose). Comment cette double révélation, de la vie athlétique, et de la camaraderie avec des garçons du peuple, venant à ce moment de ma jeunesse, fut pour moi importante, je pense le raconter un jour dans le détail (puisque tout phénomène, si on veut y comprendre quelque chose, doit être mis sous le microscope). Mais déjà on peut le faire pressentir ici.

La puberté, dit-on, est l'âge ingrat. Or, l'âge vraiment ingrat commence bien au delà de la puberté, à dix-sept, à dix-huit ans plutôt. Un garçon de quinze ans est un enfant. On ne peut se choquer de ses insanités (actes et paroles). D'ailleurs il ne s'occupe ni d'idées, ni de morale, ni de politique, ni de femmes, et cela seul garantirait que sa bêtise est anodine. Un être humain qu'il est impossible de traiter d'imbécile, quel repos! A partir de dix-huit ans, ce même garçon est la proie de prétentions, de jugements, de « pensée », d'« amour », le tout sur un fond d'ignorance exactement égal à celui de sa quinzième année. On commence de le prendre

au sérieux, au moment qu'il ne mérite plus de l'être. Dans aucun de ses âges, l'homme ne contient autant de bêtise qu'entre dix-huit et vingt ans.

(J'ajoute que ce qui précède se rapporte à la bourgeoisie. Il n'y a pas d'âge ingrat chez les travailleurs. Je le disais déjà dans *La Relève du matin*, et la remarque, bonne en 1920, est plus juste encore en 1938.)

La cause principale de la bêtise du jeune bourgeois, c'est le monde de fantômes intérieurs où il vit. Dans la bourgeoisie, le garçon de dix-huit ans est plus éloigné des réalités que le gamin de quatorze. En France — non aux colonies, où il arrive que des imberbes de seize ans jouent un rôle de chef, — et en temps de paix, par quels moyens un « secondaire » de dix-huit à vingt ans peut-il combattre ses fantômes, en se posant comme homme, et en se connaissant tel qu'il est (l'une et l'autre de ces démarches impliquent l'action) ? Il en a deux : la maîtresse et le sport. La maîtresse, surtout la première maîtresse d'un jeune homme, signifie d'ordinaire un abaissement de l'intelligence et du caractère. Un garçon, pour sa promotion à l'homme, n'aurait pourtant que la maîtresse, s'il n'y avait pas le sport : solution qui immunise un peu contre l'autre, et quelquefois même permet de s'en passer.

Le jeune animal idéaliste, disons mieux, le sublime imbécile que j'étais à dix-neuf ans se fit donner sur le plateau du Parc des Princes une bonne leçon de réalisme, avant de recevoir celle du front, une année plus tard. Voici ce que je peux et voici ce que je ne peux pas. Voici X. qui m'est inférieur et voici Y. qui m'est supérieur. Tout cela sans contestation possible. Voici ce que je dois atteindre : ceci et non autre chose, et non au delà. Voici un univers extrêmement net, et coupant, et pur, et intelligible, sous un ciel grandiosément vide, où je m'efforce jusqu'au bout de ce que je peux, et où, m'efforçant ainsi, cependant je ne prends pas tout à fait au sérieux ce vers quoi je m'efforce. Tel fut le monde auquel j'accédai en mai 1915, sortant de cet autre monde, confus et frénétique, claustre et

démesuré — le monde de mon âme, — où je me débatais à ce moment. Le mal de mon âge ingrat (du vrai), je ne dis pas qu'il en fut complètement estourbi : j'en ai traîné des séquelles jusqu'à la trentaine environ. Mais quand même il en avait reçu un bon coup.

Première acquisition par le sport : tenir compte de la réalité. Lesquelles encore ?

Sur le bien fait par le sport à la vigueur et à la santé, tout a été dit. Sur ce qu'il exige du caractère, tout a été dit. Sur ce qu'il exige de l'intelligence, on n'a pas tout dit ¹, mais ce n'est pas là-dessus que je m'étendrai. Je parlerai de la camaraderie et de la poésie, quand elles sont marquées du sceau du stade.

S'il y avait un « tyran », qui crucifiât les mots, comme certains mériteraient de l'être, le mot amour devrait avoir la place de choix, le sommet du Calvaire.

I. « Ceux qui ne connaissent le football qu'en spectateurs se rendent difficilement compte de l'effort intellectuel au prix duquel son plus haut degré de perfection peut être atteint. » (Pierre DE COUBERTIN, *Pédagogie sportive*.) « Réflexion et jugement gagnent au sport. Le sportif est appelé à tout moment à évaluer et à comparer, et cela avec grande rapidité, la promptitude de décision étant presque toujours à la base du geste sportif. » (*Id.*)

Opérations intellectuelles (pour la plupart) exigées par le football, selon M. Jacques Müntz, ingénieur, ancien polytechnicien :

« a) Conception de la situation;

« b) Divination de la psychologie de l'adversaire;

« c) Intuition, au contraire, de l'état d'âme collectif des partenaires;

« d) Comme résultante : choix et conception du coup à jouer. Parmi de nombreux coups possibles, il n'y en a vraisemblablement qu'un, et un seul, qui réellement sera frappé au coin du grand jeu;

« e) Décision et exécution.

« Tout ceci est momentané et instantané; ce sont bien des opérations intellectuelles ultra-rapides, non des réflexes. »

Celui qui a entendu une fois de ces jeunes gens au teint de limande, à l'œil bistré, à la main gluante, à la voix doucereuse, susurrer : « Nous, nous avons cru à l'amour! », celui-là, pour sa vie entière, ne peut plus entendre prononcer ce mot amour, et ne supporte qu'à peine ses homonymes moins prétentieux : sa pudeur se crispe. Dans une époque dont la grande hypocrisie est, plus encore que celle des mœurs, celle de l'altruisme, tous ces mots sont galvaudés. Communion est emphatique. Fraternité est bien gros. Amitié, au sens barrésien, a été usé par les barrésiens. Les mots de cette famille qu'on retrouvera le plus souvent dans mes livres sont sympathie, camaraderie et gentillesse. Ce sont des mots qui restent un peu en deçà de ce qu'ils signifient, ce qui est toujours excellent pour un mot.

J'ai connu un jeune père qui, faute de pouvoir guerroyer dans la même compagnie que son fils, fit du sport pendant quelque temps sinon dans la même équipe que lui, du moins dans le même club, afin que le lien naturel entre père et fils fût consolidé par un autre lien, qu'il appelait son « lien de sûreté ».

Rapprochement des générations par le sport. Peut-il y avoir un rapprochement des classes?

Je ne tiens à rien davantage, dans ces Olympiques, qu'à une passe d'armes avec tel confrère se gaussant du rapprochement des classes par le sport, ou à l'évocation de ces journaux d'opinions opposées qui font bon ménage sur les sièges voisins des spectateurs de la boxe. On a dit que le sport était aristocratique, alors que des méthodes comme la méthode Hébert, ou la gymnastique suédoise, étaient démocratiques. Aristocratique, le sport l'est sans doute, puisqu'il est la sélection des meilleurs physiquement (et ayant en outre de l'intelligence et du caractère). Et en même temps démocratique, parce que les conditions sociales y sont tenues pour rien. Mais pourquoi ne dirons-nous pas démocratique tout court, puisque le propre des démocraties est cette précellence des valeurs sans égard aux conditions?

Chez les Grecs, c'était Zeus Philios, le dieu de l'amitié, qui présidait à l'athlétique. Et l'autre divinité des gymnases et de la jeunesse était Hermès, de qui la baguette changeait en or ce qu'elle touchait : cette baguette devait être la sympathie.

Il y a un terrain sur lequel on se trouve naturellement avec des êtres de qui nous sépare tout ce qui fait les séparations en ce monde : différences dans l'instruction, l'éducation, les soucis, les ambitions, la sphère de mouvance, l'argent. Nul besoin de « se mettre à la portée », de « minimiser les distances », rien de ces laborieux efforts qui introduisent un artifice, une gêne, une réserve, et finalement une caducité, dans tant d'essais de pénétration des classes. Et une déplaisance, car il est presque aussi déplaisant de « se pencher » sur l'ouvrier, que de s'avouer franchement, comme je ne sais plus qui dans les Mémoires de Retz, « si las de tout ce qui a nom peuple ». Rien de ces efforts, car tout est aplani par ceci : une passion commune. C'est cette passion commune qui fait que l'intellectuel et le manoeuvre, l'homme de trente ans et l'enfant de quatorze peuvent pendant des heures vivre ensemble, causer ensemble, sans jamais ce « que se dire ? » qui est le mot (du moins le mot le plus doux) de l'incompatibilité sociale. Je ne veux pas mener cela trop loin. Il y a des haines qu'on réendosse au vestiaire, en quittant le maillot pour le veston ou le chandail, à la fin d'un après-midi plein où tout donnait à croire que la paix sociale était absolue dans la France de 1938. Mais d'autres hommes ne se sentent pas portés de ce côté-là : ils réservent leur violence pour leurs ennemis personnels. A leurs yeux, « le sport » et « du sport » sont inconciliables, et ne cesseraient de l'être que dans une extrême nécessité, qui leur déchirerait le cœur. Et il y a place aussi pour ces hommes-là. A chacun sa spécialité. Les arrières et le goal, dans une équipe de foot, n'ont pas besoin de l'esprit d'attaque qui est indispensable aux avants.

Les liens d'un bourgeois avec le prolétariat sont ce qu'ils peuvent. Et si l'on me dit : « Votre camaraderie

de sport entre bourgeois et prolétaire, qu'en restera-t-il, du jour où le stade ne les réunira plus? » je répondrai : que reste-t-il de nos amitiés de collègue? de nos amitiés du front? et que reste-t-il de nos amours? Là n'est pas la question. Le lien personnel se détache, parce que rien n'est plus conforme à la nature que le détachement. Mais il reste une certaine connaissance d'un ordre qui nous était étranger, et de l'amitié pour cet ordre. Il y avait beau temps que cet officier colonial n'aimait plus sa première maîtresse arabe, mais elle lui avait, parce qu'il l'aimait, découvert et fait comprendre le monde musulman (pour lequel il n'éprouvait jusqu'alors qu'animosité et mépris), à tel point qu'il refusait maintenant de se battre contre les Arabes. Et il y a des bourgeois anciens combattants qui ont rapporté de la camaraderie d'armes un profond désir de voir la question sociale avec une compréhension dont ils ne ressentaient pas la nécessité auparavant. Des hommes ayant ce tempérament, ou prédisposés à l'avoir, la coopération sportive les fera réagir dans le même sens. Il est presque essentiel, pour certains, qu'ils puissent placer derrière une abstraction, derrière un problème, du concret, et du concret humain : l'usine, et ce qu'elle représente, prendront pour eux une réalité et un intérêt inopinés, s'ils peuvent mettre derrière son long mur dur les visages d'êtres pour lesquels, sur les pelouses des stades, ils ont eu une vivante sympathie.

J'ai quelquefois entendu dire : « Nous évoquons la Grèce à propos de nos sports. Mais c'est simple rêverie d'esthètes, puisque, hélas, ils se déroulent d'ordinaire parmi d'horribles cheminées de fabriques, etc... » Eh bien, tout au contraire, cette couronne murale au-dessus d'un jeune front, en place de la couronne de feuillages, ces verrières, ces tours de gazomètres, ces cheminées déployant leurs fumées comme les oriflammes noires de l'anarchie, quand elles dominant un terrain de jeu, c'est un décor qui nous parle et nous touche peut-être plus sensiblement que les fleurs et les beaux arbres des clubs favorisés. On connaît ce dialogue entre la chapelle et la rivière placé par Barrès à la fin de son